

NOUS, LES FALCOZZI, on va jamais à la messe le dimanche : on court à la place.

Ça nous vient de Pépé Brolino, notre ancêtre. On sort tous du même tonneau, et c'est lui.

Pépé Brolino, il a une histoire, tiens, c'est quelque chose. Dans les années folles, il est venu d'Italie, le pays de l'autre côté des montagnes où ils discutent le français avec un accent pas croyable – il n'y a qu'à écouter la mère de Jojo Bacci, c'est à peine humain – et où ils ont inventé les raviolis et le fascisme.

L'inventeur italien du fascisme a un nom de dessert à la vanille, Mussolini, et un prénom de petit gâteau au chocolat, Benito, chauve et drôlement crâneur sur les documentaires avec ses grands gestes pas esthétiques. À croire que c'est une si remarquable invention, le fascisme, que ça vous accorde le droit de péter au-dessus de votre cul, ah, je vous jure...

Pour une raison mal connue, le fascisme appréciait peu Pépé Brolino et il a dû traverser ventre à

terre cette sympathique botte de cow-boy sur la mappemonde avant qu'elle l'aplatisse comme une pizza. On raconte aussi qu'à l'origine du départ de Pépé, il y aurait un conflit entre ses idées rouges et des chemises noires. C'est pareil chez les fourmis, sauf que ce sont les rouges qui remportent les batailles. Bref, ça me paraît bien compliqué, ces questions de goûts et de couleurs vestimentaires, et même un peu con, je m'excuse...

Pépé, donc, a démarré de Venise en gondole, mais en plus véloce parce que ça urgeait : pas le temps de pousser *Tutti Frutti* à la mandoline. Avec tous les muscles qu'on lui découvre sur les documents d'époque, il devait envoyer le mal de mer – et des vagues à les faire chavirer – aux amoureux qui se gondolaiement aussi, mais pour le romantisme, eux. À l'unanimité, je lui décerne la médaille d'or des 800 mètres de la lagune...

Bien sûr, il n'est pas arrivé chez nous en gondole, il aurait eu des tracas à la frontière avec son véhicule. Non, après la navigation, Pépé Brolino a enchaîné avec le jogging, pas trop encombré par ses bagages touristiques vu qu'il avait détalé sans les préparatifs d'usage. Le fascisme, ça vous donne même pas le temps de changer de slip.

Le jogging, au départ, c'était pas une passion chez Pépé, ça lui est apparu lors du voyage. Il avait des dispositions évidentes et Benito l'a bien

aidé. Les chemises noires aux fesses, mon aïeul sprintait vers sa terre d'accueil qui le voyait venir en ricanant : l'Italien – pour un nez gaulois – ça puait très fort l'Italie, le minestrone et le sous-développé...

Dans le cas de Pépé Brolino, remarquez, il ne devait pas fleurir la savonnette Peau Douce en se présentant aux douaniers après ses 400 kilomètres de jogging. Je l'imagine torse nu à côté du mont Blanc – son chandail plié dans un mouchoir en baluchon, pour l'hygiène et le confort sportif – enveloppé d'un nuage noir de mouches italiennes qui le filaient à la trace comme des supportrices : Pépé, c'était un croisement entre Charlot et Alain Mimoun.

Les Alpes, où j'habite, sont encombrées de montagnes très commodes pour s'adonner aux sports d'hiver, mais pas du tout conçues pour ça à l'origine. Aujourd'hui, on ne s'en rend pas bien compte, mais il y avait un gros besoin en courageux pour produire des tunnels ou des routes. Et Pépé – tout bien pesé – tombait à point.

En effet, si l'on se montre peu délicat sur son orientation professionnelle (et même moins parce qu'on a sauté les trois derniers repas), on croise toujours de braves personnes disposées à vous offrir un emploi à but quasiment non lucratif, et je parie mon agate tigrée – plus un coup d'œil à la culotte poilue de la maîtresse – que mon ancêtre a

creusé davantage de trous dans la montagne que l'ensemble des marmottes de la Vanoise...

Un peu plus tard (et sans vouloir me vanter), il est devenu le Frison-Roche de la littérature familiale en trimballant tout un tas de fourbis vers les refuges en altitude, ces très petites maisons qui abritent les alpinistes venus danser sur du vertical.

Le transporteur de marchandises est moins renommé que l'alpiniste, vu qu'il n'est pas aussi joli à observer avec ses quatre-vingts kilos de bazar sur le dos qui le ralentissent drôlement pour établir de nouveaux records du monde. En réalité, il descend la poubelle et remonte les commissions pour son camarade, le gardien du refuge, une personne pas très photogénique non plus : celui-là, il touille la fondue et secoue le paillason, comme une maman au foyer.

Pépé racontait au p'pa qu'il n'oublierait jamais le carrousel de ces glaciers gémissants secoués de colères bleues et blanches, au milieu d'aiguilles qui semblaient poignarder le ciel. Il vous tourbillonnait dans la tête, ce péplum savoyard, même la nuit...

Le monde entier pourrait l'attester : les Italiens ont un don pour la truellerie. C'est sanguin. Alors Pépé Broilino s'est engagé dans la maçonnerie et on l'a chargé sur-le-champ dans la camionnette, direction le plateau d'Assy, afin d'y bétonner les sanatoriums, le mot cultivé des endroits à soigner

les poitrinaires qui ne sont pas de ravissantes demoiselles avec leurs gros nichons – Marilyn Monroe, par exemple, c'était pas une poitrinaire – mais des gens qui toussent toute la sainte journée pour le recracher ensuite là où c'est prévu. Moi, si j'essayais la même chose, je me ferais salement engueuler...

Dans les sanatoriums, parfois, il se noue des histoires amoureuses et c'est dans une chaise longue avec son crachoir de chambre qui scintillait sur la commode, près de la fiole d'huile de foie de morue, que Pépé a vu Mémé pour la première fois. Elle était poitrinaire débutante, Mémé, et elle mériterait bien un chapitre complet.

Pépé ravalait les façades et Mémé glaviotait sans souci dans son magazine, les orteils sur la bouillotte. Le maçon italien, c'est connu partout, il ne peut pas faire autrement que fredonner en coulant son plâtre, c'est comme qui dirait une question de survie. Et tandis que Pépé bricolait sous son balcon, Mémé trouvait ça bien charmant, ce chant exotique qui s'envolait vers les nuages. Et puis il est parvenu à son niveau et là on manque de vocabulaire, on bloque dans la description parce que ça ne s'explique plus : c'est devenu de l'amour.

Mémé était comme un oisillon muet qui avait croisé sa chanson. Moi, je vois ça de cette façon et Dieu pourrait confirmer que j'y connais pas grand-chose...

Après, on n'a plus pu les séparer jusqu'à ce que mort s'ensuive, ce qui n'a pas été bien long.

Pépé vivait là où grimpaient les échafaudages et Mémé – qu'était pas poitrinaire à plein temps – tricotait à Ugine, la *Cité des Aciers Inoxydables*. Ils se sont ligotés par les liens serrés du mariage, Mémé est tombée enceinte du p'pa et nos tourtereaux ont posé leur nid derrière la voie de chemin de fer, à la lisière des forêts où nous autres, la jeunesse d'Ugine, on élève des cabanes dans les arbres, on ficelle des pétards aux pattes poilues des hannetons et on organise le tournoi du zizi le plus gros qui pisse le plus loin. C'est un lieu très animé.

Le futur des jeunes mariés semblait donc plein d'avenir, jusqu'au jour où – manque de bol – les chemises noires et leurs petites copines de brutalité, les chemises brunes, ont rejoint Pépé qui est entré en résistance pour sauter sur une grenade, trois ans plus tard, dans un guet-apens germanique. C'était l'hiver 1944.

Le p'pa, encore tout marmot à l'époque, s'en souvient bien : son papa à lui dans un chandail ensanglanté, sa maman à lui qui pleurait son prochainement disparu et le curé du village, enfin, qui débitait les consignes de sécurité avant le décollage vers l'au-delà.

La religion, ça passionnait pas Pépé (comme d'habitude), alors il a adressé un signe sans force à son fils pour qu'il vienne plus près et lui a fait jurer

cracher dans son linceul que le jogging – qui l’avait naguère secouru du fascisme et pourrait peut-être resservir à l’occasion – ne tomberait jamais victime de l’amnésie familiale.

C’était un moment de rareté et le p’pa a frotté son nez qui gouttait de tristesse, puis – avec de l’émotion dans la voix – a dit oui au jogging et non au fascisme. Alors Pépé a pu rendre son âme dans un profond soulagement.

Et c’est pour ça que nous autres, les Falcozzi, on va jamais à la messe le dimanche : on court à la place...

Le chandail de Pépé, qui a été savonné au Persil anti-redéposition, pend sur le mur des cabinets – entre le ramoneur baromètre et le calendrier des P.T.T. – pour qu’on s’en souvienne malgré le temps qui va et tout qui fout le camp avec. Il a dépassé sa date limite de consommation, bien sûr, et c’est même encore pire que vous l’imaginez. Sans blague, on dirait le torchon du torero après que le bœuf s’est vidé dessus sous les *olé!*

Le chandail de Pépé, on appelle ça une *relique*, comme le pyjama de Jésus-Christ. Et c’est sacré. Le p’pa est un gentleman sans histoire, mais faudrait pas espérer s’échapper du jogging pour autant. C’est lui qu’a promis et c’est toute la famille qui galope, sauf la m’man qui va chercher le journal à bicyclette. Elle est blonde aux yeux bleus, la m’man...

Nane, ma grande sœur – son vrai nom c’est Françoise, mais on préfère dire Nane –, elle reste à la maison si elle se trouve indisposée par ses coquelicots mensuels (une espèce d’indigestion féminine à crampes d’estomac) et mitonne des îles flottantes pour le réconfort des athlètes. Les filles, c’est fragile.

Gérard – mon grand frère –, le p’pa et moi, on se poursuit chaque semaine à la queue leu leu dans le petit bois où l’on croise parfois des lapins, des écureuils et même des chevreuils quand on a de la chance. On monte et on dévale. On slalome entre les lichens. On s’éclabousse sur les berges du ruisseau et on dérape dans la gadoue.

Et pour le sprint de l’arrivée, je triomphe à tous les coups parce que je serre très fort les canines sur mon effort olympique. Les perdants sont condamnés à un second parcours, tandis que le champion vadrouille en ramassant des noisettes, des châtaignes, des fraises, des mûres, des pommes, des champignons, des cerises, des framboises ou rien du tout selon la saison.

Après, on retourne à la maison et le p’pa nous entonne un succès du hit-parade italien de sa belle grosse voix :

*Una mattina mi son’ svegliato
O bella ciao bella ciao bella ciao ciao ciao*

*Una mattina mi son' svegliato
E ho trovato l'invasor' (...)*

*Mi sepellirai lassù'n montagna
O bella ciao bella ciao bella ciao ciao ciao
Mi sepellirai lassu'n montagna
Sotto l'ombra d'un bel fior (...)*

*Quest'è il fiore della Rosina
O bella ciao bella ciao bella ciao ciao ciao
Quest'è il fiore della Rosina
Morta per la libertà*

C'est la chanson de Rosina, une demoiselle amoureuse de la liberté. Et c'est drôlement joli...

Lorsqu'il pleut, Gérard organise le concours du bras en fer et essaie de soulever des pompes avec mon excès de poids sur son dos – pour devenir séduisant et bien bâti.

En hiver, on va glisser dans le champ du Boubioz que l'on dégringole comme les cyclistes le col de la Madeleine. Le p'pa a fabriqué une luge spéciale à cinq places et il serait nécessaire de nous voir pour le croire, les Falcozzi, quand on décolle en famille du tremplin en se criant dans les oreilles, avec les bonnets qui giclent dans tous les sens à l'atterrissage : c'est encore plus du cirque que chez Barnum !

À l'école, il y a des envieux qui racontent qu'on est malades sous nos scalps. Et puis il y a mes copains.

Aziz Boudoudou, par exemple, il croit en Dieu autrement, alors il ne se mêle pas non plus du culte de Jésus-Christ. Cavalier contre le fascisme, par contre, lui semble une bonne idée, mais comme il a des tissus grasseyés à coltiner, il emprunte les raccourcis. Et pour le sprint de la lutte finale, c'est encore moi le roi du palmarès, même depuis qu'il y a Noël avec nous.

Ça va peut-être vous surprendre, mais c'est pas parce qu'on est noir qu'on est obligé de courir plus vite que les autres...